



76 FAUBOURG

LA REVUE DE SOTHEBY'S FRANCE JUIN 2020

OLIVIER MESLAY, ART
ET NATURE, L'ÉQUILIBRE
NÉCESSAIRE

JULIE HILLMAN,
DÉCORATRICE INSTINCTIVE

LIGNEREUX, COLLECTIF
DE L'EXCELLENCE

HERVÉ VAN DER STRAETEN,
LUXUEUSE RADICALITÉ

Sotheby's
EST. 1744

Julie Hillman, décoratrice instinctive

Pendant le confinement que nous impose le coronavirus, Julie Hillman zoome depuis sa maison dans les Hamptons. Sa voix grave, plus douce que rauque, est assortie à son look ; cheveux longs ébouriffés, grand sourire et longues jambes. La décoratrice américaine se décrit comme quelqu'un de « plutôt discret », même si ses clients sont très en vue et comptent deux des noms les plus connus du monde de l'art – David Mugrabi et Joe Nahmad – ainsi que le financier, Daniel Sundheim. L'entreprise de Hillman, Julie Hillman Design, implantée à Manhattan, a démarré il y a vingt ans. Elle est réputée pour son style épuré – des murs et des sols en bois d'une sobriété trompeuse – et pour son choix d'œuvres d'art et de meubles à couper le souffle. « Il n'y a pas de remplissage, chaque pièce doit être exceptionnelle », déclare Hillman.



1. Portrait de Julie Hillman.

2. Pièce d'un appartement
designé par Julie Hillman :
table de Wendell Castle,
tapis et chaises de Pierre Frey
et tableau de George Condo.
© Photographie de Manolo Yllera

Les œuvres ne sont pas toutes du niveau d'un Jean-Michel Frank. « Mais je ne m'intéresse vraiment, vraiment qu'au design de collection », souligne Hillman. Beaucoup de ses clients sont jeunes et possèdent une âme de collectionneur ou des collections d'art importantes. Souvent, Hillman les encourage à considérer le design. « Ce n'est pas comme à Paris. Les gens (les Américains) ont de belles œuvres d'art mais pas toujours de beaux meubles. » Hillman est très appréciée des galeristes parisiens comme Patrick Seguin qui souligne sa « véritable passion » et son « œil pour le design français du milieu du XX^e siècle » tandis que Clémence Krzentowski de la galerie Kreo respecte le fait que « Julie soit ouverte à la nouveauté » et le fait qu'elle ait « envie de travailler avec la jeune génération ».

L'illustre à merveille la commande qu'elle passe à Thierry Jeannot d'une paire de lustres de style vénitien, *Transmutation I*, créés à partir de bouteilles d'eau en plastique recyclé, pour une salle à manger tout en boiserie où se trouve accrochés des tableaux de Jean-Michel Basquiat, Lucio Fontana et Andy Warhol. « La pièce était trop sérieuse et je voulais quelque chose avec une petite touche de folie », se souvient Hillman. Le client n'était pas convaincu, comparant les bouteilles à des « petits roues pour hamster ». Mais Hillman a tenu bon, proposant de les racheter si nécessaire. Ce ne fût pas nécessaire. Bien qu'elle soit considérée comme la *shoppeuse* par excellence, Hillman n'hésite pas à freiner certains clients. « Ça devient presque addictif. Ils disent, « plus, plus, plus » et je dis, « non, vous n'avez pas besoin de plus. »

Hillman fut élevée à Chicago par une mère francophile qui « ne portait que du Yves Saint Laurent » et avait passé ses deux lunes de miel en France. Son premier mari – le père biologique de Julie – était Don Bronstein, un photographe important, réputé pour ses portraits de musiciens de jazz, ses photos de *people*, et sa pochette du disque de Barbra Streisand récompensée par un Grammy Award. Mort en 1968, alors qu'Hillman n'avait que trois ans, elle porte le nom de son beau-père adoptif.

Hillman se souvient que sa mère était non-conformiste. « Elle n'a jamais possédé de jeans et a catégoriquement refusé l'idée du *summer camp* pour ses quatre filles. Pour elle, nous étions nous-mêmes une colonie à nous tous ». À la place, ils ont traversé les États-Unis dans leur break tout en

évitant les hôtels de la chaîne Holiday Inn, très fréquentés à l'époque. « Nous étions sur les routes de campagne, là où il y avait des auberges : des lieux avec une histoire. »

Le premier séjour de Hillman à Paris est marqué par les grèves qui l'obligent, elle et ses trois petites sœurs à rester Rive Droite. « À quinze ans, c'était la dernière chose que je voulais. » Mais son deuxième voyage, un an plus tard, a changé sa vie. « Je suis restée sur la Rive gauche et je suis tombée amoureuse. Lorsque ma famille sortait dîner je m'asseyais dans un café et fumais des cigarettes. » Sa passion pour Paris reste intacte. « Il n'y a pas une seule horreur ou un bâtiment moche qui me force à détourner le regard. »

Au début, Hillman rêvait de rejoindre le monde de la mode. « C'était ma vocation. Mais mes parents ne voulaient pas me laisser partir trop tôt à New York – ils pensaient que j'étais trop sauvage – alors j'ai commencé mes études à l'université de Boston ». C'est là qu'elle rencontre David Israel, son futur mari, qui poursuivait un troisième cycle universitaire. En 1993, après que Hillman s'est installée à New York où elle étudie la mode à la Parsons School of Art & Design, ils se retrouveront et se marieront.

En 1989, ses études à Parsons achevées, elle a créé des marques pour Bergdorf-Goodman et Ann Taylor avant d'être recrutée par Liz Claiborne, la marque américaine iconique de vêtements pour femmes. Elle a ainsi dessiné une collection de vêtements de golf et de tennis ainsi qu'une ligne pour les plus jeunes qui a rencontré un beau succès.

Mais l'expérience s'est révélée frustrante. « La mode *mainstream* vous discipline d'une manière telle que je ne veux plus jamais être disciplinée », admet Hillman. « J'étais beaucoup plus haute couture. Des créateurs comme Calvin Klein et Donna Karan étaient certainement plus à mon goût, mais il était très, très difficile d'obtenir ces emplois et d'en vivre. »

Travailler chez Liz Claiborne était synonyme de voyages, Hong Kong trois fois par an et l'Europe bien sûr. Cependant, enceinte de son deuxième enfant, sa fille Paige, la marque lui refuse la possibilité de ne travailler que 4 jours par semaine, alors Hillman part. « Se sentant déchirée », elle a mis toute son énergie dans leur maison d'East Hampton, construite de toutes pièces. « Je me suis impliquée dans chaque centimètre. J'aurais planté les clous moi-même si j'avais pu. » Une passion est née. « Parfois, on découvre quelque chose par accident », estime Hillman. « Je n'avais pas de formation proprement dite, mais j'aimais ça. »

Son premier client était un père de famille de l'école maternelle de sa fille. Il lui a dit : « Vous semblez être douée pour cela. Accepteriez-vous de refaire notre appartement ? » C'était en 2000 et Hillman est encore aujourd'hui sa décoratrice. « Une fois que j'ai un client, mon objectif est de le garder pour toujours », révélant qu'elle vient de terminer pour lui un énorme hôtel particulier sur la Cinquième Avenue et la 64^e rue.



3

Tout en développant son entreprise de design, elle et son mari ont commencé à collectionner des meubles. Son mari possède et dirige l'entreprise familiale de construction, vieille de 90 ans, et est un érudit passionné. « Je prenais les livres et je m'inspirais des images du travail de Charlotte Perriand, Jean Prouvé, Jean-Michel Frank quand mon mari, lui, les dévorait de la première à la dernière page. »

Ils ont commencé avec eBay – leur premier achat sérieux était un tabouret original de Sori Yanagi des années 50 – puis ils ont découvert les puces. Hillman se souvient encore du temps glacial de Paris, de la soupe à l'oignon chaude et se voit retourner en courant vers le marchand. « J'adore les histoires. Cet élément de l'endroit où j'étais, ce que je faisais, qui je voyais. »

Plutôt instinctive, Hillman a tendance à passer en revue ses clients au même titre qu'ils l'examinent. « Les premiers rendez-vous sont toujours géniaux et toujours enthousiasmants mais, finalement, c'est un mariage », prévient-elle. « Et vous travaillez pour eux. Même si vous vous fréquentez socialement, vous ne devez pas l'oublier. »

Si Hillman souligne « les proportions, les lignes et les formes » de ses intérieurs, il y a des caractéristiques qui en font sa signature comme le fait de peindre murs, plafonds et boiseries « dans une couleur neutre, mate et très crayeuse » et le choix de « parquets sur lesquels sont posés de grands et beaux tapis ». « Je n'aime pas les moquettes », dit-elle

fermement. Hillman pense qu'il faut également tout prévoir pour la maison. « De la même manière que je trouve les meubles pour les clients, j'achète aussi leurs serviettes de table, leurs porte-papier toilette, leurs serviettes de bain parce que parfois il suffit d'un seul élément pour que l'ensemble soit mis en valeur. »

Le bureau de Hillman sur Madison Avenue compte une dizaine de collaborateurs mais aucun architecte. « Mes clients me demandent toujours pourquoi je n'en prends pas, mais ça me laisse la liberté de travailler avec de grands talents. » Ainsi dans le cadre d'un projet récent, elle collabore avec les architectes du Leroy Street Studio sur la plus grande maison individuelle de Manhattan. « Nous convertissons un garage entier en résidence. »

Néanmoins, Hillman tient à garder son entreprise à taille humaine. « Je ne cherche pas à mettre mon nom en avant, à concevoir des meubles et tout ça », dit-elle. La décoratrice estime également que les intérieurs sont intemporels. « Je ne veux jamais avoir à refaire quoi que ce soit. Il y a tellement de temps et de passion consacrés à chaque élément que mon intention est qu'ils résistent à l'épreuve du temps. »

NATASHA FRASER

Natasha Fraser, écrivain installée à Paris, auteure de *Sam Spiegel, Tino Zervudachi, Monsieur Dior, Loulou de la Falaise, Vogue on Yves Saint Laurent* et de mémoires : *After Andy – Adventures in Warhol Land*.

3. Pièce d'un appartement
 conçu par Julie Hillman : table
 de François Cante-Pacos, lampe de
 Giacomo Ravagli, sculpture en bois
 d'Alexandre Noll, table basse
 de Sam Orlando Miller, sculpture
 d'Harry Bertoia, canapés de Garouste
 et Bonetti, tableaux de Jean-Michel
 Basquiat, tableau de Keith Haring.
 © Photographie de Manolo Yllera

4. Pièce d'un appartement
 conçu par Julie Hillman :
 table de Wendell Castle,
 tapis et chaises de Pierre Frey
 et tableau d'Andy Warhol.
 © Photographie de Manolo Yllera

5. Pièce d'un appartement
 conçu par Julie Hillman :
 chaise *Trèfle* de Jean Royère
 à côté d'un bureau en galuchat
 de Jean-Michel Frank, vase
 en céramique de Valentine
 Schlegel et *Young Woman on
 a Lounger*, 2014, de John Currin.
 © Photographie de Manolo Yllera



5

4